

cette heure pariaict, autant en dit du sien chaque siècle (1). » Et Pasquier s'exprime comme il suit : « Chacun se fait accroire que la langue vulgaire de son temps est la plus parfaite et chacun est en cecy trompé... quoy doncques? Disons-nous que les langages ressemblent aux rivières, lesquelles demeurant toujours en essence, toutefois il y a un continuel changement des ondes : aussi nos langues vulgaires demeurans en leur général, il y ayt changement de paroles particulières qui ne reviennent plus en usage? Je vous diray ce que j'en pense. Je croy que l'abondance des bons auteurs qui se trouvent en un siècle autorise la langue de leur temps par dessus les autres (2). »

Cette dernière phrase de Pasquier contient une partie de la vérité, mais l'abondance des bons auteurs ne suffirait pas, il faut que leur phalange apparaisse au moment où la langue et l'esprit de la nation atteignent leur point de maturité. Nos grands écrivains ne font pas autorité seulement par leur génie, mais aussi, parce qu'ils sont intervenus à propos dans la langue. Dans un autre temps, dans un autre milieu social et littéraire, sans la préparation des siècles qui avaient précédé, ils n'auraient pu fonder ce beau style qui pourtant n'étend jusqu'à nous son influence qu'au moyen de leurs ouvrages. Chaque génération nouvelle doit, à son tour, lire les belles idées qu'ils ont si bien exprimées et cette obligation est le principal lien qui nous retient et nous empêche de nous écarter davantage d'un certain type. Ainsi les principes d'une éducation honnête accompagnent dans le reste de sa vie celui qui une fois les a reçus et lui reviennent en mémoire quand les passions menacent de l'entraîner trop loin.

A un certain moment cessent les transformations jadis si

(1) *Essais*, livre III, chap. IX.

(2) *Recherches de la France*, livre VIII, chap. III.